

NEW EUROPE COLLEGE
REGIONAL PROGRAM



Les cultes des saints souverains et
des saints guerriers et l'idéologie du
pouvoir en Europe Centrale et Orientale

Actes du colloque international
17 janvier 2004,
New Europe College, Bucarest

Volume coordonné par
Ivan BILIARSKY et
Radu G. PĂUN

Editor: Irina Vainovski-Mihai

Copyright © 2007 – New Europe College

ISBN 978-973-88304-1-7

New Europe College

Str. Plantelor 21

023971 Bucharest

Romania

www.nec.ro; e-mail: nec@nec.ro

tel: (+40-21) 327.00.35; fax: (+40-21) 327.07.74

SAINTS ET POUVOIR : DES HISTOIRES INSÉPARABLES

Le colloque dont nous publions maintenant les actes s'est donné pour objet l'étude des interférences entre l'histoire du pouvoir et l'histoire divine, dans la mesure où, regardée de l'angle des acteurs sociaux de l'époque, l'une n'est, en fait, que le reflet de l'autre, la terre et ses hommes constituant le terrain d'intervention du Créateur dans Sa création. Rien d'étonnant donc qu'une partie des protagonistes est à retrouver sur les deux scènes à la fois : ce sont des gens qui, par leurs gestes exemplaires et par leur façon d'aimer Dieu, dépassent les frontières qui séparent le terrestre et le divin pour atteindre ce niveau de pureté qui les rend dignes de s'asseoir à la droite du « Père des lumières ». Ils n'y restent pas, cependant, car ils ne sont pas censés rompre leurs liens avec l'histoire pour se placer sur un niveau qui invite seulement à la vénération. Ils sont, par-dessus tout, des exemples, des modèles à suivre ; ils interviennent, comme émissaires du Très-Haut, dans la vie des gens ordinaires, leurs semblables, qui aspirent, eux aussi, à l'état de grâce. Sur le long chemin que les humains doivent parcourir vers la réunification avec Dieu, ils font figure de guides ; ils jouent le rôle de protecteurs contre les forces du Malin ; ils sauvent et punissent, ils caressent les bons et chassent les mauvais.

Si les saints, les « bien-aimés de Dieu », regardent toujours vers la terre, les hommes fixent du regard le Ciel. Tout espoir

s'y rapporte, tout secours vient de là, tout pouvoir descend sur la terre par la grâce et par l'aide du Seigneur. L'homme de pouvoir est donc avant tout l'homme de Dieu, Son image, qui articule les solidarités constitutives de la communauté de la même manière que le Maître suprême réunit autour de Lui l'*oikumène*. C'est là le sens de l'universalisme ecclésiastique et impérial, tant en Orient qu'en Occident.

Dans son acception « profane », même si le terme est anachronique pour qualifier une réalité médiévale où le « sacré » innerve tout, la notion de peuple ne s'entend que par rapport à la personne royale et à la dynastie régnante. L'histoire est donc, avant tout, l'histoire des rois : avoir un passé qui soit digne d'être invoqué comme argument de l'identité, avoir un présent qui légitime l'avenir, c'était, somme toute, avoir une dynastie pour s'y rapporter et des saints pour la légitimer. Dans le monde médiéval, le particularisme ne s'appuie pas sur des notions « nouvellement inventées », mais sur des déplacements d'accent à l'intérieur du même paradigme ; il ne nie pas complètement l'universalisme, mais prétend à une place de choix dans le même « horizon de croyance » (Alain Boureau).

C'est ainsi que naissent les Etats dynastiques en Europe centrale et orientale : rompant avec l'universalisme byzantin par proclamer leurs saints rois fondateurs (dans les cas russe et serbe), tout en gardant le grand exemple de Saint-Constantin, d'un côté, rompant avec l'universalisme de l'empire de Charlemagne, tout en s'appropriant la figure sublimée de l'empereur, qui allait devenir, à terme, Saint-Charlemagne, de l'autre côté.

Dans tous les cas, le roi et le saint occupent la place centrale. Peu importe s'ils sont « réels » ou « inventés », peu importe si l'histoire produite de la sorte est une pure fiction (mais quelle histoire ne l'est pas ?). L'important c'est que ces

deux personnages collaborent pour mener à bien la même mission : la rédemption du peuple chrétien qui est, de ce fait, *leur* peuple, le troupeau que Dieu leur a confié. La légende monarchique est donc souvent une hagiographie du pouvoir à valeur fondatrice.

Le terrain est pourtant contrasté, non pas seulement parce qu'on y retrouve des Etats catholiques à côté de ceux qui puisent leur culture théologico-politique dans l'héritage byzantin, mais surtout parce que le roi et le saint ne s'y retrouvent toujours pas sur les mêmes positions. Ceux qui entrent plus tard dans le « concert » des Etats dynastiques semblent n'avoir plus besoin de saints rois : c'est le cas des Roumains. D'autres sont trop ravis par la splendeur de Byzance pour en « inventer » : c'est le cas des Bulgares, dont le seul monarque canonisé fut l'évangéliste Boris-Michel. Sainte-Paraskévi s'y ajoute aussi, mais son profil ne peut qu'emprunter les traits forts de la Mère de Dieu, protectrice de la Nouvelle Rome, pour jouer le rôle de patronne d'une capitale qui se voulait impériale. Cette *intepretatio*, dont l'histoire est recomposée par Ivan. Al. Biliarsky, ne semble plus de mise lorsque la sainte arrive en Moldavie, au XVIIe siècle. Dans d'autres cas, l'Eglise prend le dessus sur les « laïques » : c'est le cas polonais. Marcello Garzaniti suit de près cette diversité et ne manque pas de mettre en lumière les points communs de l'évolution des diverses monarchies d'Europe centrale et orientale au Moyen Age.

Si le monarque n'est pas saint par sa personne ou par son appartenance à une lignée réputée l'être, il est pourtant le porteur de la sacralité qui est propre à l'institution royale, pour avoir été instaurée par Dieu même dans l'Ancien Testament et fondamentalement renouvelée, toujours par Sa grâce, avec Constantin. Le roi doit être par conséquent « Nouveau David »

et « Nouveau Salomon » à la fois, il doit l'emporter sur sa propre faiblesse, la faiblesse « de la chair », pour ne pas devenir un second Saül, pour pouvoir conduire son peuple vers Dieu. L'enjeu est donc considérable, car le monarque possède une position exceptionnelle dans le projet divin (*oikonomia*) du Seigneur, il est Son instrument, ce qui lui vaut les louanges, mais aussi les critiques des contemporains. Ceux-ci jouent tantôt le rôle de sage conseiller (comme le patriarche Euthyme de Trnovo), tantôt celui de maître de cérémonies, s'efforçant non pas de peindre le portrait d'un roi concret mais celui du roi qui plaît à Dieu, comme dans le cas analysé par Elka Bakalova. Si la théologie même est une doxologie dans le monde orthodoxe¹, la théologie du pouvoir ne peut être qu'une doxologie du monarque.

Cela ne veut pas dire que les critiques manquent, que tout le monde accepte sans conteste la position du monarque comme unique instrument de Dieu sur le chemin de la Rédemption. Mais, encore une fois, on n'invente pas de notions ; simplement on interprète celles qui existent déjà. La référence principale est sans doute Saint-Constantin, dont l'histoire « créée » se confond - Gilbert Dagron l'a brillamment montré² - avec l'histoire byzantine toute entière. Le monarque est un « Nouveau Constantin » sans doute, mais est-il, par cela, supérieur aux évêques ?

La question était loin d'être tranchée à Byzance et elle le fut encore moins après la disparition du dernier *basileus*, lorsqu'une autorité « païenne » s'imposa à sa place. Moscou

¹ Comme le considère A. Guillou, « L'orthodoxie byzantine », *Archives des sciences sociales des religions*, 75, 1991, pp. 1-10.

² *Empereur et prêtre. Etude sur le « Césaropapisme » byzantin*, Paris, 1996.

hérite de cette « dispute de charismes » avant même de devenir Troisième Rome ; c'est ce que montre l'étude de Petre Guran. Une génération plus tard, une dispute similaire anima la Valachie de Constantin Brancovan, qui vit son autorité chargée par le discours critique du métropolite Antim. La position du prince renvoie au statut quasi-apostolique du premier empereur chrétien ; celle du métropolite insiste sur son exemplaire humilité envers Dieu et Ses hommes. C'est l'époque d'une vraie guerre pour la pureté de la foi, dont le promoteur fut le patriarche de Jérusalem, Dosithée Nottaras, le même qui fit imprimer nombre de livres « anti-hérétiques » et surtout anti-Latins sur les frais du prince valaque. Dans ce contexte, la présence à Horezu de l'illustration de la Vie de Saint-Constantin, image paradoxalement rare en Valachie, qui fait l'objet de l'étude de Ioana Iancovescu, trouve son explication et peut constituer le pendant de l'activité missionnaire que Brancovan a entendu assumer.

Le monarque s'approprie les saints ; il s'y identifie par ses gestes exemplaires, il y aspire ; il les appelle également en aide quand l'ennemi se trouve *ante portas*. Si Dieu a le prince dans Sa grâce, ces protecteurs célestes guident ses armées sur le champ de bataille, tel que fut le cas d'Étienne le Grand, analysé ici par Tudor Teoteoi. S'il a péché contre le Seigneur, les saints manifestent, par leur absence, la colère divine. Dans un cas tout comme dans l'autre, les contemporains le comprennent parfaitement, ou ils croient le comprendre, comme l'illustre la situation présentée par Ovidiu Cristea.

Dans un cas comme dans l'autre, le monarque rend hommage à Dieu, la source de son pouvoir. L'attachement à des lieux de culte particuliers, et, dans l'orthodoxie, surtout à la Sainte Montagne, « le jardin de la Mère de Dieu », constitue le signe patent de l'appartenance à une « communauté

émotionnelle »³ qui transcède toute frontière « politique ». L'acte même de donation revêt une dimension écuménique, sans prétendre forcément à l'universalisme. Les princes valaques et moldaves l'ont assumé constamment, les donations à la grande laure serbe (Chilandar), étudiées par Boško Bojović, n'étant qu'un seul (mais fort révélateur) exemple.

Cependant, les rois sont à leur tour des instruments. Instruments de Dieu, certes, mais aussi des hommes, surtout lorsque leur mémoire est entourée d'une odeur de sainteté. Les saints rois sont ainsi appropriés, disputés, mobilisés pour soutenir des idées et combattre pour des idéals qui ne leur appartiennent pas mais qu'on leur attribue. Les saints rois Arpadiens, et surtout Saint-Ladislav, deviennent, comme le montre Marina Miladinov, presque des rois croates, dans un combat à portée identitaire contre la Hongrie même, leur « vraie » patrie.

Mais « vrai » et « faux » sont des notions fort relatives dans l'histoire ; c'est d'ailleurs ce qui la rend vulnérable devant les sciences dites « exactes ». C'est, en égale mesure, ce qui la rend adaptable, interprétable, prête aux refaçonnements de conjoncture. Il est facile de s'approprier les saints, qu'ils soient monarques ou non, il est tout aussi facile d'en faire, d'en inventer parfois. Car les saints sont aussi créés, étape par étape ou tout d'un coup.

La longue histoire de la fin tragique de Constantin Brancovan en témoigne et s'inscrit dans un contexte spirituel où l'orthodoxie n'avait pas encore connu le nationalisme, où le message chrétien l'emportait sur les frontières ethniques ou

³ Le concept est forgé par Barbara H. Rosenwein, « Pouvoir et passion. Communautés émotionnelles en Francie au VIIe siècle », *Annales HSS*, 58, 6, 2003, pp. 1271-1292.

politiques. Présent dans la mémoire des Grecs et des Roumains des décennies après sa mort, Brancovan fut raconté, pour ainsi dire, à la manière des saints ; c'est le canon hagiographique qui structure l'histoire de son sacrifice. Mais sa canonisation fut l'œuvre d'une Eglise « nationale », il devint un saint « roumain », même s'il avait été porteur du message de l'orthodoxie sans frontières. C'est le sort des rois et des saints à la fois.

Le pouvoir et les saints oeuvrent ensemble à une histoire sans fin, si ce ne serait que d'en juger selon la présence des autorités contemporaines dans un grand pèlerinage comme celui à la Sainte-Paraskévi de Iași, en Roumanie. C'est une histoire qui vient de très loin et dont les cheminements, complexes et parfois surprenants, ne sont pas encore complètement dévoilés. Tous les auteurs qui signent dans ce volume l'ont au moins essayé. Espérons que leurs contributions apporteront des éléments pour la compréhension d'un passé qui, on le voit bien, ne passe pas facilement.

Ivan BILIARSKY
Radu G. PĂUN